

<<-- Je rebranche le truc , Alexandre, hein! Tu sais , je viens de me réécouter. Je me trouve formidable. Formidable, il n'y a pas d'autre mot , Dis: qu'est-ce qu tu fais? Ça sent le café. Tu prépares du café, Alexandre? Ah très bien, c'est une excellente idée. Tu as des gateaux aussi? Dis moi, à propos du salon, vous allez le laisser dans cet état là? C'est pas croyable comme il paraît plus grand. Vous avez enlevé des meubles? Il y avait une bibliothèque ici, Alexandre? non ?

-- Tiens Zénéto, ton café. J'ai pas de gateaux. Je t'ai mis des machins d'apéritif sur la soucoupe. Fais attention, le café est très chaud. Tu veux du sucre dedans?

-- Non. Vous avez bougé des meubles ici? Je n'me trompe pas?

-- Je ne sais pas. Quand je suis arrivé c'était comme ça. Peut-être que l'huissier est passé? Enfin, je ne crois pas: il n'aurait pas laissé la télé. Tout ce remueménage ça doit être en prévision de son passage.

-- Et l'appartement, plus personne n'y habite?

-- Normalement, il est sensé être inoccupé, parce qu'il a été vendu. Les nouveaux propriétaires doivent emménager dans un mois.

-- C'est parfait pour toi , tu vas recevoir de la maille. C'est avec cet argent que tu comptes te tirer?

-- Exact.

-- Et quand devez vous déménager le reste?

-- Je n'sais pas. Une semaine? Deux semaines? Dans pas longtemps quoi.

-- Mais avant de recevoir l'argent, tu sais ce que tu vas faire? Où espères tu aller?

-- Me presse pas de questions Zénéto: j'y ai pas encore réfléchi. Je dois partir. C'est tout.

-- Ouais. Si je te comprends bien, rien n'est sûr? Heureusement que, malgré tout, tu as réussi à maintenir un rythme de travail. Non?

-- Et toi Zénéto, tu fais quoi pour faire avancer le chmiliblique? Tu construis des cocktails Molotov dans ton laboratoire?

-- Vas te faire voir Alexandre. Tu débloques, tu en as conscience? Quoi? Notre amitié t'a bouffé les neurones, ou il y a quelque chose que tu me caches?

-- Excuse moi Zénéto. Depuis que je me suis échappé, tout va mal. Avant que tu n'arrives, je me disais , il ne reste de moi même, de mon entité passée que les larmes que je n'arrive plus à pleurer. Tout a fondu dans mon encéphale. Non de Dieu, qu'est-ce que j'ai fait? Qu'est-ce qui m'arrive?

-- Il y a, je crois bien, que tu as trop abusé et maintenant tu regrettes . T'as fait trop de conneries, c'est tout.

-- Non Zénéto. Il n'y a pas que ça. Ma perception interne du monde externe n'est destinée qu'à de nombreux et vains efforts... . Toutes les nuances qui pouvaient faire d'elle son originalité ne me sont plus perceptibles. J'ignore ce qu'il me faut attendre de cet état. Rien, sans doute. J'éprouve doréSet déjà la curieuse sensation de ne plus former un tout, un ensemble originel... . Chaque organe ou partie spécifique de mon corps semble concevoir un chemin qui lui est propre, mais malheureusement différent. L'entité devient parties, morceaux, ma structure organique se détache, mon esprit est traversé par un rayon lumineux qui sépare

disperse, de part en part, ses fonctions. Je n'avais, à ce jour, jamais atteint un tel degré de malaise. Ainsi, chacune des parties maintenant autonome est susceptible de percevoir ce qui lui était et ce qui lui est propre. Et la caractéristique du cas pathologique qui fait de moi une chenille emprisonnée dans son cocon, provient d'une impossibilité à coordonner les multiples réactions de ce nouveau corps. Cette dernière sensation est, crois moi, difficilement supportable.

-- Mais où tu vas, Où tu vas, Alexandre? Ca tourne vraiment pas rond, la haut.

-- Peu importe, Zénéto. il y avait incompatibilité certaine entre mes ambitions et le futur. Ce dernier pouvait-il même se dessiner à mon avantage? Jusque là en a-t-il été ainsi? Non, alors pour quoi devrais-je espérer? Notre désir était trop beau pour habiter un homme, Zénéto. Il faut y deviner là la marque du destin, ou de je ne sais quel autre déterminisme contraire. Nous aurons forcé de ces portes interdites qui donnent sur des oubliettes sans fond. Car, il faut bien trouver là-bas les raisons qui me condamnent à être un perdant et à l'avoir toujours été avec toi.

-- Décidément, tu es vraiment malade. Est-ce que tu t'entends parler?

-- J'aimerais Zénéto que tu saches que je ne me considère pas et ne veux pas être considéré comme le sujet de nombreuses plaintes et désolations. Toutes nécessités matérielles m'apparaissent bien trop superflues pour que la parole ne me semble pas la plus futile d'entre elles. Depuis que j'ai perdu l'appétit, je ne laisse plus échapper aucun rire sans l'avoir étranglé de mon silence. Depuis que je ne suis plus Alexandre, le désir en moi flétri s'est transformé en haine et mépris. Je hais ce qui m'est externe. Je méprise à en pourrir le tout environnant... As-tu observé comme l'entité organique qui te cerne agit de manière continuellement désordonnée, dénuée de toute logique? Tout est pitoyablement hypocrite, tu l'es aussi. L'atmosphère n'est donc pas vraiment moulée à mon échelle, en ce sens où tous mes désirs, toutes stimulations sont vouées à l'échec. Je suis l'échec et le gâchis personnifié. J'ai l'intime conviction que le sens de mon existence n'est que successions d'erreurs, de déceptions, une constante évolution vers le besoin de parfaire ma décrépitude.

Rassure toi, une destruction lente et étouffante n'est plus vraiment mon objectif. Je pense que c'est plutôt le monde, l'environnement, l'existence qui m'étouffe irrémédiablement. Ma lâcheté est détestable, je l'admets. La décision n'est pour une fois pas destinée à la collection des objets non fonctionnels et des pensées hétéroclites de Zénéto. Je ne désire plus exister dans la gorge de l'absurde. Tu te doutes que bientôt, je n'existerai plus sinon en tant que pensée...

-- Mais qu'est-ce que tu dis, Alexandre?

-- Je dis que je désire contempler dans un dernier et détestable-souffle de vie, ma gorge se déchirer, observer avec attention les convulsions de mon corps laissant entrevoir mes entrailles glisser en dehors de mon abdomen. Je veux voir! Voir mes yeux exploser comme de vulgaires boules de graisse. Il faut que le sang de ma carcasse infecte et ruisselante se répande tel une marée noire destinée à polluer les eaux du ciel où toutes imperfections deviennent évidence...

Les cauchemards qui hantent maintenant continuellement mes nuits ne sont-ils pas un signe probant du mal dont je souffre? En ce sens où toutes personnes égorgées m'égorgent elles-mêmes, ce n'est pas mon esprit qui les hante, mais le leur qui me perturbe dans le vide de mes jours.

Tu sais, il est curieux que je ressente des pulsions faibles et de faible intensité en pensant à toi. Il est évident que ma perception à ce niveau est sérieusement perturbée. Elle ne subsiste pour plus rien ni personne. Tout fond, se consume dans mon encéphale. Je m'enflamme le soir et je dois attendre ce qui reste au petit matin. Ce soir, que va-t-il rester? Des cendres bien sûr. En considérant que plus grand chose ne me rattache à la vie, à une existence programmée par mes chers conceptualisateurs, il ne restera donc rien de moi. Me demeure seul le choix du moment et du moyen qui mettront fin à toutes ces atrocités, ces tortures psychiques... .

Faut-il que je sois totalement défiguré et inidentifiable pour que l'acte devienne représentatif de la douleur mentale subie? Peut-être penses-tu que j'exagère? Tout ça paraît trop anodin, pas assez douloureux et subtil? Tu aurais raison de le penser. Mais, il est, je pense suffisamment clair que la prévention est devenue à la fois le premier et l'ultime de mes soucis. Ne préférerait-on pas guérir une petite blessure lorsqu'elle est susceptible de s'aggraver? Il est préférable, en somme, de ne pas devenir une épave n'importe quand. A un moment, je pensais même te proposer de me tuer. Cela aurait été un privilège et mon dernier plaisir matériel. Evidemment, cet acte est compromettant donc impossible, par la suite du résultat de ta compréhensible lâcheté et plus encore à cause de la faible incandescence de ton amitié envers moi.

Du reste, si tu changes d'avis, tel que je te connais tu ne te culpabiliseras en aucune façon. Je ne te cache pas que je préférerais savoir que tu regretterais ton acte à t'en déchirer les tripes. D'ailleurs, j'aimerais que tu me rejoignes le plus tôt possible.

Il serait imaginable également que je vive encore plusieurs années. Dans ce cas, cette existence serait l'affreux résultat d'une lâcheté non plus physique mais également morale. Non, non, je ne peux le concevoir. Tu dois me considérer comme décédé; KIA. Killed in action!

Zénéto, tu resteras par ton choix, non pas synonyme d'amour comme moi je dois le rester, mais tu te mouleras, à jamais, dans mon esprit telle une statue qu'on exhibe sur une place publique, avec ces mots écrits sur le socle: A Alexandre, en témoignage de sa destruction.

-- Pff! quelle fumisterie! Mon pauvre Alexandre, tu es resté enfermé trop longtemps, ou bien ils t'ont bousillé la tête avec leur traitement. Mon ordonnance à moi stipule que tu as besoin

plus que jamais de bénéficier de l'enseignement du grand Zénéto. Alors faisons un marché: corrigeons le manuscrit du livre, dans la semaine. Je te tuerai, ensuite.
-- Tu tournes toujours en ridicule ce que je te dis, mais je marche pour que tu me tues ensuite... . >>

Bande d'enregistrement n° 3

<< - Quoi? Comment ça le delirium tremens? Mais qu'est ce que tu veux que je te dises? Je n'comprends déjà pas pourquoi tu m'as amené ici. On était pas mieux dans l'salon?

- Pourquoi, tu n'aimes pas ma salle de bain?

- J'ai pas dit ça, Alexandre. Ta salle de bain j'la connais par coeur. D'ailleurs je crois pas qu'on puisse encore appeler ça une salle de bain. Enfin merde quoi !, j'ai pas envie d'm'enliser dans ce bordel et dans cette puanteur. Je préfère encore le salon. Tu peux comprendre ça quand même?

- Mais, je n't'ai jamais dit le contraire. Moi non plus j'ai pas envie d'y passer la soirée. Je veux juste qu'on se lave, qu'on se change et qu'on sorte de là au plus vite. Tu n'y vois pas d'inconvénients?

- Mais j'ai aucune envie de m'doucher ici, figure toi. J'ai assez donné comme ça. L'eau froide et les morceaux d'mur qui tombent dans la baignoire, c'est fini pour moi. Ca n'm'amuse plus Écoute ... j'ne dis pas ça méchamment. Toi aussi tu devrais changer d'air. Je sais pas moi, c'est pas bon de vivre comme tu l'fais. Et tu ne peux pas dire que je ne sais pas de quoi je parle, non? Écoute Alexandre, ne te vexe pas. C'est pas contre toi que j'dis ça. Mais je n'me sens pas bien dans cette salle de bain. Il y a quelque chose qui me met mal à l'aise, c'est tout. Alors si tu me promets qu'on n'vas pas y passer une plombe, je te promets qu'on finit la soirée sur les chapeaux d'roues. On va où tu veux et c'est moi qui paye. Mais on reste pas ici. Ça te va comme ça?

Alexandre, dis moi quelque chose quand même.

- Arrête là tu veux? Je suis désolé que tu te sentes mal à ton aise ici, mais tu me laisses sans réponse. Je ne sais pas ce qui te gêne. On t'a toujours reçu à bras ouverts. Tu as toujours fait comme si tu étais chez toi. Personne n'est venu te le reprocher. Personne ne t'a fait et ne te fera jamais de remarques, et ce n'est pas moi qui commencerai. Pourtant, je ne te reconnais plus. J'ai beau t'écouter, je n'arrive pas à t'entendre. J'ai beau me creuser la cervelle, je ne réussis pas à trouver quelle chose, quel évènement, quelle personne a pu te fermer les yeux de la sorte. Parce que bien sûr comme un gros nigaud, je me dis que ça ne vient pas de toi toutes ces paroles. Et tu vois, je ne focalise pas sur la crasse puisqu'elle me dégoûte autant que toi. Je la vois comme toi tu peux la voir. Ca ne m'empêche pas de regarder les choses comme elles sont réellement. Et à dire vrai, je ne crois pas que les choses me seraient aussi transparentes si elles n'étaient pas sales.

- Qu'est-ce que tu veux de moi Alexandre? Ce n'est pas comme si je défendais une certaine idée du confort, ou quoi que ce soit d'autre. Je n'ai pas changé, et toi tu n'es pas lucide. Regarde dans quoi tu vis. Observe dans quoi tu t'laves. Comment ne sens-tu pas que cet endroit est trop froid, sans fonctionnalité? Moi non plus, je ne te parle pas d'foutoir. Je crois que ça m'amuserait assez de rechercher la salle de bain sous les décombres. Mais il est bien question d'autre chose et je ne l'ignore pas. Ici, les objets sont devenus fou. Tout a vacillé. Tout a été abandonné à sa propre pourriture. L'air n'y est passeulement irrespirable parce qu'il a moisie. Il est en plus devenu malsain parce qu'on sent que c'est un



air de chaos soigneusement désiré. Pire, aucun homme n'a accompli ce néant. Par suite de la nullité de toutes résolutions, ce sont les choses qui se chargent de produire la mort lente en série. Vous avez laissé s'implanter une usine à destruction dans votre salle de bain, Alexandre. Comment ne le vois-tu pas ? Comment lors de l'apprêt de ton corps, lorsque l'eau prépare ta peau, ta chair ne te fait-elle pas sentir qu'elle a été changée en matière première ?

Ne dit rien Alexandre. La question est sans réponse car aucune réponse ne peut aller sans soulever d'autres questions. Et si cela est, le questionnement ne peut avoir pour logis que ton seul silence.



Maintenant si tu veux me parler de tout ce qui est fantastique, fantasmagorique, voire poétique ici, ne me reproche pas d'essayer de chercher un sens à tout ce capharnaüm. Moi aussi, les choses me parlent au travers de leur inadmissible saleté. Moi aussi, j'aime quand l'air du temps s'oublie dans les objets. Je suis toujours intrigué à l'idée qu'ici les serviettes raclent la crasse des dessous d'bras avant d'essuyer le sol. Ca me dégoûte d'avoir déjà constaté comme cette dernière fonction ne vous semblait pas incompatible avec la première. Pourtant la fascination l'emporte. La salle de bain s'impose à moi comme un aquarium avec ses mutations complexes, et elle accouche des monstres devant mes yeux. Les serviettes mouillées sont d'étranges créatures. Ici qui gisent comme dans un marais. Là qui cohabitent avec la dernière poubelle du dernier rangement que personne n'a eu la force de terminer. Regarde moi bien, je ne suis pas devenu borgne, Alexandre. Mes yeux sont encore les tiens quand ils voient un rasoir nager dans les replis de cette plante-serviette. Je sais avec toi combien ces petites bêtes s'apprivoisent mal. Il en tombe souvent du lavabo. Ca ne sert à rien de les remettre à un endroit précis. Parfois, ils sont réticents à prêter leur lame et tous se tiennent cachés. Il faut en choper des tout neufs dans le sachet qui doit être quelque part par ici, avec toute ses gourmandises à l'intérieur. Si le sachet est éventré, les lames de sucre d'orge ne doivent pas être très loin. Elles seront vautrées sur une cuillère. Et je surprendrais bien la mienne à ramper près d'un verre, te dis-tu. Et effectivement, près du lavabo, tu découvres un banc de rasoir. Il glisse comme un seul voilier et veut entrer dans une bouteille. Un tube de dentifrice à la menthe et au fluor mal rebouché. Des troussees de toilettes et de fouillis débraillées de lassitude. Un sèche cheveux moderne qu'on a cassé et qui depuis traîne sa jeunesse, accoude contre les tuyaux du mur. Les quels tuyaux montent jusqu'au plafond, tandis qu'à hauteur de tête nous sourit le placard de rangement. Notre rasoir se cache peut-être dedans ? Tête de linotte tiens !, les placards






sont pleins à craquer de nécessaires rangements. Et celui-ci est un glouton. Peu importe la couleur la grosseur, hop !, on fourre tout dans l'bordel et on ferme très vite. Et comme tout se casse la gueule à chaque fois, on prend plus la peine de l'ouvrir. Ou alors, pour des raisons exceptionnelles. Lorsque l'on va travailler, ou lorsqu'on va courir avec l'autobus ce n'est pas une raison exceptionnelle. C'est le soir qu'il faut préparer sa toilette du lendemain. Le matin est réservé à la préparation de l'excuse du manque de préparation. Mais je pense comme toi, je souris et je me dis : Juste pour cette fois ne pourrait-on pas utiliser les rasoirs qui paradent sur l'étagère de la glace. Avec le néon, ils brillent. Il y en a même un tout en or. Il pend sur le présentoir avec dans le dos un blaireau à l'ancienne, et tous deux sont accrochés à un manège qui tourne. La mousse jaillit de la bombe. Et dans le noir se forme le nez blanc d'un clown. La barbe de Barbe Bleu. Les moustaches de Salvador Dali. Et les anges d'Orient qui s'échappent du flacon d'après-rasage, viennent tripoter les joues.

- Et le miroir ? Le miroir qui passe pour être sans teint ? Il ne pèse pas comme la porte d'acier d'un manoir. Son cadre de bois doré ne bruisse pas jusque dans son épaisseur. Il ne sommeille pas d'un souvenir de coiffeuse et de dames élégantes blanchies à la chaux. Il ne lui arrive pas de vibrer de ses lèvres rouges qui en baisant sa surface ont espéré, un jour, troubler l'éternité. Il n'a pas même suivi le chemin d'une roulotte longeant un fleuve, ni gardé l'odeur d'un mystère caché dans un confort de foin, ou dans le silence d'une buanderie. Il ressemble à l'ennui des miroirs de salles d'attente, avec ce côté standard de chambre d'hôtel qu'on oublie. Et pourtant, ne sens-tu pas qu'il risque de nous avaler quand même ?

- Bien sûr.

- Et la lampe du néon, Zeneto, ne brûle-t-elle pas le relief de ce festin nu ?

- Bien sûr que si et il faut éteindre cette lumière. Il faut se risquer dans le noir. Il faut risquer de trébucher sur une chaussure et d'entraîner la quincaillerie de l'armoire qu'on ouvre pas, dans sa chute. Et le peigne qui trace des sillons dans les cheveux ou les soulève négligemment, la gomina qui sent la gomme et le frais. Et tous les autres instruments





de la pharmacie nécessaires à l'acte chirurgical qui ajustera le masque. Les pilules aiguisées pour taillader le plâtre de l'humeur. Celles de nuit, rondes comme des yeux dilatés par la fièvre. Celles de jour, longues et colorées aux nuances de l'arc-en-ciel sur la peau diaphane. Avec fracas, s'entrechoquent sur le carrelage bleu, rebondissent dans une serviette et sonnent comme des billes en butant sur le cache de la baignoire. »

Salle de bain : bande d'enregistrement N° 6

« - Comment qu'est-ce que je te fais ? t'es prenant Alexandre tu sais ? Écoute. Moi je te le dis franchement. Si tu n'vas pas couper le son de cette télé, c'est pas avec ce bruit dans les oreilles que j'vais réussir à t'écouter.

- Dis pas ça, tu vois bien que j'peux pas bouger. J'suis coincé dans la baignoire. Et t'es plus près toi. Vas-y si tu veux l'éteindre.

- Bon, j'ai compris : je ferme la porte. Si c'est pas suffisant, c'est toi qui va l'éteindre. Je préfère te prévenir...

- Zeneto ? Un dernier truc avant d't'installer dans la baignoire : Ca te gêne de regarder pour voir si le magnétophone est bien en route ?

- T'es emmerdant tu sais ? »

Salle de bain : bande d'enregistrement N° 5

« - Détends-toi : C'est pas grave si y'a pas d'programme, ça fait bruit de fond. Et puis ça gêne personne : Tout le monde dort à cette heure là. Et même si c'est pas l'cas : On s'en fout des voisins. Qu'est-ce que tu m'fais ?

- Comment qu'est-ce que je te fais ? t'es prenant Alexandre tu sais ? Écoute. Moi je te le dis franchement. Si tu n'vas pas couper le son de cette télé, c'est pas avec ce bruit dans les oreilles que j'vais réussir à t'écouter.

- Dis pas ça, tu vois bien que j'peux pas bouger. J'suis coincé dans la baignoire. Et t'es plus près toi. Vas-y si tu veux l'éteindre.





- Bon, j'ai compris : je ferme la porte. »

Salle de bain : bande d'enregistrement N° 4

« - Soulèves-toi un peu Alexandre, j'aimerais allonger mieux mes jambes.

- Comme ça ?

- Non, pousse tes coudes un peu plus ... parfait, ne bouge plus : j'ai trouvé ma position ... Je t'écoute Alexandre ... tu me disais quelque chose tout à l'heure ? »

Salle de bain : soupir de la baignoire et de nos corps passagers. Tout autour de nous, il règne une légère pénombre. Les lumières de la rue passent par les interstices des volets. Zeneto sort des feuilles, un sachet de tabac et me dit qu'il va rouler une cigarette magique. Une de son invention précise-t-il. Une de celles qu'il a testé dans toutes ses variations, et dont aujourd'hui il garde le thème comme on garde un secret. Il me dit aussi que compte tenu de l'occasion, celle qu'il roule pourrait très bien être aussi fameuse que le revolver d'André Breton, tu sais me dit-il, le revolver à cheveux blancs. Moi, je lui dis que je n'sais pas, et je lui demande pourquoi il me parle de revolver à cheveux blancs et pourquoi il me parle d'André Breton. Il me demande si je ne sais pas qu'il s'agit du titre d'un de ses livres, mais il ne me laisse pas répondre. Il me confie que ce titre l'a toujours intrigué. Un revolver à cheveux blancs n'est-ce pas étrange ? D'ailleurs, est-ce que quelqu'un sait pourquoi ce revolver a des cheveux, qui plus est des cheveux blancs ? Et pourquoi, ce qui a plus d'intérêt,





“ le revolver à cheveux blancs ” est-t’il un titre dont il émane comme une évidence qui soustrait le mot à l’absurdité ? Zeneto me dit qu’il ne sait pas encore répondre à ce paradoxe. Mais selon lui, si on laisse advenir l’image, on se dit que les cheveux blancs sont un attribut visible de la vieillesse. Et il dit que c’est de ce côté là qu’il faut chercher, parce que les pistolets de l’époque de Breton étaient peut-être vieux. Pas tous, mais assurément ces pistolets qui à chaque coup de feu brouillaient le champ visuel du tireur par un écran de fumée. Et André Breton avait du les connaître, de même qu’il avait du connaître leurs successeurs, les revolvers à barillet, ceux qui crachent le feu sans fumée et permettent un tir ciblé à répétition. Aussi le revolver du livre de Breton, celui qu’il tenait dans sa poche, ne pouvait-il être que vieux, avec une longue crinière au sortir du canon. Ce ne pouvait être que ce revolver qu’on utilise dans la rue. Ce revolver à cheveux blancs, celui qui vous traîne à sa suite vers la vieillesse comme pour devancer la mort qu’il va donner. Zeneto m’a répété alors, que la





cigarette magique qu'il préparait était une variation de ce revolver à cheveux blancs. Puis il a tenu à préciser le sens qu'il donnait au mot "variation" en s'appuyant sur les paroles d'un grand acteur : Gary Grant ou Clark Gable. Il a dit que l'un des deux avait affirmé un jour, qu'il ne fumait pas des cigarettes mais des clous de cercueil. Or, la cigarette magique de Zeneto était la variation d'un clou de cercueil : En fait, il s'agissait d'une cartouche, la cartouche du revolver à cheveux blancs. Et à ce moment, comme il avait terminé d'effriter le bloc de Haschisch avec ses doigts, Zeneto a disposé ce qui avait pris l'apparence d'une poudre sur une longue et épaisse feuille à cigarette. Il m'a dit que la feuille avait été trempé dans du Whisky, puis séchée, et qu'il y avait juste à répartir la poudre en longueur. Ensuite il a disposé





la couche de tabac en prenant soin de ne pas mélanger les deux composants. Il a placé la feuille et sa garniture sur le rebord de la baignoire pour ne pas la perdre, et a entamé la préparation du filtre. Un double filtre m'a-t-il dit. Un plus petit pour le haschich et un autre plus grand pour le tabac. Pour ce faire, il a détaché les oreilles en carton de mon paquet de cigarette et d'entre ses doigts agiles sont apparus deux tuyaux de papiers. Il a disposé les tuyaux à une extrémité de la feuille et l'a roulée de manière à ne pas trop mélanger le tout. Enfin, d'un coup de langue il a



collé les bords de la feuille l'un sur l'autre. Puis le mélange a grésillé dans l'obscurité en un point lumineux. Le visage de Zeneto m'est apparu comme au sortir des ténèbres. Il baignait dans un reflet rouge. Je l'ai vu introduire la cigarette dans le barillet d'un revolver. Il a fait tourner le barillet invisible dans le vide, et m'a présenté la cigarette à la manière

CSA



d'une arme à feu. J'ai regardé le double filtre. Il avait la forme d'un 8, un huit menaçant comme une Winchester. J'ai dit à Zeneto : La réponse est dans le coeur même quand il bat à cent mille kilomètres à l'heure. Il m'a regardé. J'ai placé le canon

CSA



dans ma bouche. Et avant même que mon nez ne rende une épaisse fumée aux longs cheveux blancs, le projectile m'avait éclaté dans la tête.

CSB



C. 36

Je peins ou dessine dans des conditions chaque fois différentes, toujours plus ou moins mauvaises. Dans tous les cas, ceci est peu académique: l'avantage reste celui d'un acte de création spontané, généralement unique et supporté par une technique modulable selon les circonstances.

Là, les circonstances étaient simples: un stylo, une feuille, dans une nuit d'insomnie, à ne plus savoir que faire des minutes. Tandis que Zénéto s'était endormi où je l'avais laissé: dans la baignoire, pour moi la fumerie a continué. Il ne s'agissait plus d'avoir l'esprit vapoureux mécaniquement, j'avais besoin de nourrir mes visions à une source étrange dont l'eau croupie et boueuse servirait à provoquer l'énergie des rêves. J'ai trouvé ce qu'il me fallait dans un livre sur les camps de concentration. Pulsions macabres, morbides ? Peut-être ? Les juifs suppliciés semblaient fixer ma nuit pour lui retirer toute sa fausse profondeur, eux dont les yeux avaient tout vu. Puis l'envie irrésistible m'a pris de sortir un regard du livre, et dans le tracé de ma main, ce sont plusieurs corps décharnés qui ont jailli. J'en fus si saisi de mutisme qu'il me sembla reconnaître dans le charnier reconstitué une coïncidence formelle avec tous les charniers de tous mes cauchemards.

Nom des Dieux du ciel, faut-il donc que je sois une merde pour n'avoir rien à offrir, sinon des vues sur la vie en putréfaction! Est-ce qu'à vingt cinq ans on est tous, au fond, terriblement triste, comme ça ? Est-ce cela la douzième porte, la sortie de l'univers des signes? Pour qui est sensible et nostalgique des signes magiques de l'insouciance enfantine: une confrontation avec la réalité froide des choses, une plongée dans l'anus du monde et une résignation à une mort lente?

Je ne ressens ni le feu, ni l'eau, ni la force de la terre. Je ne vois que de la boue, mélange de tiédeur et d'humidité, de tout ce qui a eu forme et l'a perdu. Pareil à elle, je suis empli de la tristesse fade et de l'indifférence de la matière abandonnée que je suis devenu. C'est quand même pas drôle: je suis grillé de partout, même dans la tête. Des deux côtés de la tartine: grillé! Grillé dans l'quartier, grillé pour ma famille, grillé pour mes amis, peut-être grillé pour Zénéto?

Bien sûr, j'ai le sentiment d'être allé au bout du rêve. La preuve, je n'ai plus que des visions de fou. Et je la voulais la révolution, comme on veut une femme. Les cris de détresse augmentaient les offensives de ma colère. Puis la colère a parlé, elle a crié son nom, et son nom n'est pas seulement synonyme de liberté, c'est aussi la rage, et la destruction, la voie d'expression de ce genre de colère. Mais, est-ce qu'on peut dire que ce qui s'est passé est tout à notre honneur? D'ailleurs, exit l'honneur, nous n'en avons plus, il a été perdu au cours d'une bataille de furieux. Restera bien à notre actif des bribes de révolution dans les débris de nous mêmes, nos médailles à nous, en forme de cicatrices. Mais non, que dalle, nous ne sommes pas une armée, juste un parterre de gueux mals polis par la vie.

Allons Alexandre, me dirait Zénéto, ne vois tu pas comme tu déraisonnes, comme tu deviens chiant, comme la magie de ta voix dans ton univers intérieur différemment résonne? Qu'est devenu le petit révolutionnaire, le poète, le brigand, celui qui voulait changer la couleur des océans? Il n'est pas mort éduqué à vingt ans, sans tumulte, sans profondeur, sans enchantement, transfiguré par son

dernier bouton, ni étranglé dans sa première cravatte. Alors, même si le miroir des yeux qui te regardent te jette à la face, l'image d'un étranger avec des yeux et la folie au fond, qu'on ne comprend pas; peu importe. Au bout du rêve pointe la dernière porte. Il faut être motivé. C'est maintenant qu'il va se produire quelque chose...

-- Alexandre, tu es là? Tu écris déjà? Tiens regarde, moi aussi: j'ai branché le magnéto. Etrange ce dessin. Je peux regarder? Ah oui, étrange, dans ton interprétation de la shoa, on ne sait pas si les corps et le charnier coulent du ventre d'un prisonnier mort ou seulement endormi. Du reste, s'il dort, il va bientôt trépasser: comment peut-il fuir, si son emprisonnement mortel le poursuit jusque dans ses rêves? Quel contraste avec "La marche vers le soleil"! Ton inspiration est décidément cauchemardesque. Allez viens, sors de ton texte et suis moi. On retourne dans la salle de bain: j'ai quelque chose à te montrer.

À ton avis, commença Zénéto, il fait jour dehors ou pas? Je lui réponds l'ignorer. C'est difficile à dire. Même si les rayons semblent venir de face, leur source est indistincte. Réverbère ou soleil? Sans doute, les deux à la fois. La relative clarté dans laquelle baigne la salle de bain est toute de raies rectilignes et artificielles autant qu'effacées, presque mouchetées par les restants de nuit.

Quand je veux dire à Zénéto que cette sorte de pénombre est pénétrée du sentiment de campement et d'étendue de sable, il me demande si je perçois le ballet des animaux marins, dehors. Parce que lui l'entend le ronronnement de ces énormes monstres, et il devine l'ensemble de leurs trajets aquatiques. Je tends l'oreille, la rue diffuse des sortes de rumeurs. De notre position, nous ressentons les vibrations du bitume. Des autobus s'arrêtent, repartent lentement, tandis que passent des camions de livraison. Plus près, un arbre frémit. Zénéto me dit que je ne sais pas de quoi je parle. Il dit que je ne sais pas deviner dans le réverbère, à part une tache de lumière dans l'interstice des volets, le lien de parenté qui unit tous les reverbères à la girafe, cette sentinelle de la savane. Ça y est Zénéto entre dans une trance poétique.

Il me parle encore et moi, je m'abandonne à la rêverie des tuyaux. Il y en a tout un système compliqué sous la baignoire, de là tout un labyrinthe par où l'eau accomplit son cycle infini, sous la ville encore endormie. Bientôt, collectant la poussière du jour, les eaux de tous les bains, de toutes les douches, se croiseront dans les tortueuses canalisations, finiront en eaux d'égout, avant de chuintier à nouveau dans le cuivre, et jaillir du robinet à sa propre poursuite, comme un dragon bondissant qui chercherait à se mordre la queue.

-- Imagine, me déclare Zénéto, imagine que les lampadères, dehors, ne soient pas des citadelles, mais une variété d'algue. Ils chatouillent de leur lumière le feuillage des arbres aquatiques. Et parmi toute cette jungle sous-marine se faufilent des poissons de toutes sortes. Parfois passe une baleine, elle expire de tranquillité et déplace sa masse, aussi agile qu'une sirène. Tout cela se passe au loin cependant, car pour ce qui nous occupe, ne le vois-tu pas, nous sommes assaillis par une anémone de mer, ou un our-

sin, la lumière en figure les dards plantés dans la chair des voleurs. Peut-être qu'un hypocampe sorti de chez lui assiste-t-il à la scène? Il ne sait pas que les piques de l'anémone lumière secouent une nappe de fumée sur nous. Ne peut-il voir que l'appartement se défend comme il peut? Sous les coups, l'obscurité saigne dans la baignoire, en un souffle d'air glissant comme du vin dans un verre incliné. Le delirium tremens, Alexandre, ne sens tu pas le delirium tremens prêt à augmenter notre confusion mentale? Mais bouge donc moussaillon, ne laisse pas la houle emporter notre embarcation sur un seul caprice de la mer.

-- Quoi? Quoi, Zénéto? Que veux-tu que je fasse? Tu as besoin de moi dans la baignoire ?

-- Ce n'est pas une baignoire triple con, A la rigueur une huître mais bien plus la coque d'un navire. Allons, allons, Alexandre ton manque d'ardeur compromet l'équilibre fragile de notre navigation.

Comme j'acquiesce, Zénéto tente de faire monter en moi la magie du songe. Sa voix prend une hauteur sépulcrale. Zénéto me déclare que nous sommes embarqués sur la nef des fous. Nous avons été jetés hors des limites de la ville et sommes condamnés à nous frayer un chemin dans l'infini de l'extérieur. Zénéto pense que nous voyageons depuis quelques jours, déjà. Il dit que nous suivrons le chemin des trépassés, parce que nous gisons sur la barque des morts. Il dit que sous la barque, l'eau deviendra marais de serpents. Il dit qu'à la septième heure Apophis, le prince des enfers, apparaîtra. A la onzième heure, aussi, la corde qui tire notre barque, se métamorphosera à son tour en serpent. Il dit ce que l'on dit du voyage des morts dans l'autre monde de l'Egypte ancienne, et je le crois. Peut-être me laissera-t-il seul avec Horus et son jugement. Alors, dans mon coin, je pense au Dieu, fils d'Isis et d'Osiris, gardien des rites et des lois, dont le regard est celui de l'inquiétant épervier. Je me demande si, à la douzième heure, lorsque notre barque sera sortie de la gueule du serpent à la longueur de treize coudée, le jugement d'Horus sera impitoyable. Je pense à ce regard qu'il plonge dans le coeur des morts afin de sonder leur âme. Et je me demande si nous avons bien fait de voyager sans masques, sans bouclier.

Zénéto, lui reste stoïque et garde la proue du vaisseau. Ainsi cambré à scruter l'horizon, Zénéto ressemble à un commandant sur sa passerelle. Mais il préfère les attitudes d'un capitaine-corsaire. D'un geste gaillard, il se tape la cuisse, tout exulté qu'il est par ce qu'il vient de voir. Puis l'instant d'après, je le vois décoller du sol. Son corps surplombe la proue de notre drakkar. J'en suis baba : empereur des signes, Zénéto vient, devant moi, de se transformer en un majestueux dragon aux yeux perle d'huître et à la gueule pure et inaltérable par les flammes. Puis, tout retombe brusquement.

--Bon, stop, Alexandre. Qu'est-ce que t'as à me mater comme un crétin? Tu ne participes absolument pas! Alors, tu sors de mon bateau, et tu vas te coucher. Non mais regarde toi: tu dors debout, et moi, je ne veux pas d'aides dont la fatigue amoindrit la qualité de leurs rêves diurnes. D'ailleurs tu n'as pas besoin de rêve, au plus as-tu besoin d'un bon sommeil de plomb. Aussi, moussaillon, rentre dans tes quartiers, Zénéto prend seul la barre. Et sois fier: nous revoici engagés sur la voie du sentier suprême!